

**COMPTE RENDU**  
DES  
**SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE**  
ET  
**DE LA COMMISSION CENTRALE**  
**PARRAISANT DEUX FOIS PAR MOIS**

---

**ANNÉE 1889**

---

**PARIS**  
**SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE**  
**184, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 184**  
**1889**

## De l'origine du mot : Sfakes.

Par M. A. du Paty de Clam.

Les auteurs modernes sont d'accord en général pour assimiler la ville de Sfax à l'ancien évêché de Taphrura, la **Ταφρουρα** de Ptolémée. Mais pas un n'a pu jusqu'à présent expliquer par suite de quelle transformation le nom de Sfakes a succédé à celui de Taphrura.

Une erreur, assez souvent commise, a été d'attribuer aux Arabes [47] la fondation de bien des villes, la construction de beaucoup d'ouvrages dont l'origine est plus ancienne. C'est ainsi qu'au douzième siècle, Edrisi écrivait que le nom primitif de la capitale de la Régence fut « Tarchis » et que celui de « Tunis » lui fut donné par les Musulmans. Le même auteur, et après lui Cheikh Tidjani (quatorzième siècle), attribuent aux Arabes la création du canal appelé « Halk-el-Oued » (La Goulette), qui existait pourtant au temps des guerres puniques.

De même pour Sfax. Léon l'Africain (1556) prétend que cette ville fut élevée par les Africains, au moment de leurs guerres avec les Romains. Shaw, au siècle dernier, la considérait comme une ville moderne, tirant son nom d'une grande quantité de «concombres - fakous » produits par ses jardins. Dans son remarquable voyage à travers la Régence exécuté pendant la première moitié du dix neuvième siècle, Pellissier avance même ceci : « Je n'ai remarqué , dit-il, aucun vestige d'antiquité à Sfax et je suis disposé à croire que cette ville est d'origine sarrasine ». Mais toutes ces suppositions doivent être écartées. Depuis 1881, on a trouvé à Sfax des traces certaines d'une origine antique, antérieure à l'occupation romaine (cimetière, pierre gravée, inscription, etc.). Des études anthropologiques faites par M. le docteur Collignon montrent en outre l'origine évidemment anti-arabe des habitants de Sfax. Nous en avons enfin une preuve morale dans la légende phénicienne suivante, qui indique avec quelle force l'esprit primitif est encore vivace dans la population sfaxienne. « Une reine étrangère (un sultan de Maharès, suivant quelques-uns) voulut un jour s'établir en ce pays. Ayant débarqué à l'embouchure de l'Oued Agareb, elle demanda une concession de terrain de la largeur d'une peau de bœuf. Cette demande lui fut accordée. Appelant alors un de ses serviteurs nommé *Sfa*, elle lui dit : « Sfa, coupe... » Sfa, kess. Et l'esclave coupa la peau en lanières si fines que l'on put y enserrer un vaste territoire.»

N'y a-t-il pas, entre cette légende qui est encore aujourd'hui répandue et celle de la fondation de Carthage par Didon, une analogie telle qu'on ne peut nier leur commune origine? Ne voit-on pas chaque jour des Arabes de race, des Métalits par exemple, témoigner leur mépris pour les Sfaxiens travailleurs et commerçants, en les appelant « Kbaïles, Kabyles »? Les Sfaxiens ne se distinguent-ils pas eux-mêmes d'avec ces Arabes en se donnant le surnom de «Beldi , habitant la ville »? Ils se singularisent même par leur costume. Bien plus, on retrouve encore parmi eux [48] les noms (*d'Aderbal, Asdrubal* et sous la forme *Bocu Derba, Derballa*, etc.)

Voilà donc un premier point établi: l'impossibilité de nier l'origine anti-arabe de la population de Sfax.

Pourquoi donc alors continuer à chercher l'étymologie de ce nom dans la langue arabe? Pourquoi, au contraire, ne pas chercher s'il n'aurait point une origine berbère?

On pourra m'objecter que le nom de « Sfakes », appliqué à cette ville, ne commence à paraître dans l'histoire qu'au septième siècle, lors de la première invasion arabe, opérée sous le commandement d'Abdallah-Ibn-Saad. La ville dut payer alors 300 livres d'or pour sa rançon. Nous voyons ainsi ce que vaut l'hypothèse de Pellissier.

Cette objection a évidemment une valeur relative. Il est vrai que, vers le milieu du septième siècle, en 647, il y avait une ville riche, située au nord du golfe de Gabès, une ville forte en même temps, puisque, en 668, les Musulmans vainqueurs en refirent les murailles. Cette ville, dont le nom apparaît alors pour la première fois dans l'histoire pour n'en plus disparaître, c'est « Sfakes », et ce sont bien les auteurs arabes qui nous en font connaître le nom. Mais cette objection a « seulement » une valeur relative. En effet, si l'on a cherché une analogie entre les mots « Sfakes » et « Fakous », personne n'a songé à trouver une corrélation entre les noms de *Taphrura* et de *Sfakes*, n'a songé à voir si le sens grec du premier n'était pas l'équivalent du sens berbère du second.

Que veut dire *Taphrura* ? On pourrait croire que ce nom nous est arrivé par l'intermédiaire de Pline sous la forme *Taphra*.

Mais cet historien assigne à la ville un emplacement identique à celui de l'Hedaphtah de Ptolémée. Or, ce « Lauriers roses » antique, précurseur de celui du département d'Oran, se trouve, d'après le géographe alexandrin, placé près de Zita, entre cette ville et Zarzis. La Taphra de Pline se différencie donc de Taphrura.

Entre Ousilla (Inchilla actuelle) et Thencé (Enchir Tina), Ptolémée mentionne sur la côte un point qu'il appelle **Ταφρουρα** (*Taphroura*) ou **Ταφρουραι** (*Taphrourai*) et **Τα Φρουρια** (*ta Phrouria*). Or, quelle que soit l'étymologie que l'on cherche à ce nom, on arrive à **Ταφρος** (*Taphros*), « retranchement, fossé, lit de rivière », ou **Φρουρα** (*Phroura*), « poste de garde, garde, surveillance ». *Phroura* vient de **Φρουρος** (*Phrouros*), dont la racine est **προ οραειν**..., veiller dans l'intérêt de.

Ptolémée a, comme on sait, apporté un soin minutieux à relater [49] dans ses *Tables* les accidents et points côtiers qui pouvaient aider les navigateurs dans leurs voyages. En outre, on constate dans une autre partie de son œuvre (liv. IV, ch. 5), la présence du même qualificatif **Φρουριον** (*Phourion*) donné à une ville, *Clysmas*: on est donc en droit de conclure que *Taphrura* doit son origine à un des postes de garde reliant alors Thencé à Ousilla, servant peut-être même de défense à la première de ces villes.

D'ailleurs ce nom n'est pas unique dans l'histoire. Ptolémée indique même, entre l'Égypte et la Syrie, un **φουριον Φακρον**..., « Corps de garde » (liv. V, ch. 2), et un **Φρουριον** dans les Indes.

Bien plus, comme Strabon, il mentionne un **Ταφρος**, situé à l'entrée de l'isthme de Pérékop, au point où l'isthme se rattache au continent européen. Cette ancienne ville porte actuellement le même nom que l'isthme. Or, que veut dire « Pérékop », en langue russe? Sa signification est « fossé » (*péré*), « action de diviser » et « kopat » (*creuser*). C'est la traduction littérale russe du mot grec **περικωπη**, « retranchement », qui vient de **περι**, « autour », et **κοπτειν**, « creuser », variante d'une autre expression tirée de la même langue, **Ταφρος**, « retranchement, fossé ».

On sait, en effet, qu'un fossé, qui en cet endroit avait autrefois séparé la péninsule du continent, fut séparé au quinzième siècle par Mengli-Ghirei.

On en voit encore les traces; mais des forts et des redoutes, élevés pendant la guerre de Crimée, ont remplacé les vieux remparts. Ajoutons qu'en langue tartare, la ville de *Taphros* s'appelait *Our*, nom qui renferme l'idée de *couper*, de *séparer*.

Voilà donc un second point établi : le nom de *Taphrura*, d'origine grecque, signifie « retranchement, lieu de surveillance ».

Nous rappelant l'origine *berbère* des Sfaxiens, nous allons chercher maintenant si le mot « sfakes » peut, en langue berbère, s'assimiler à la dénomination ptoléméenne de cette ville.

Cette hypothèse paraît au premier abord hasardée. Mais ne sait-on pas que, par exemple, l'ancienne Macomades a vu son nom phénico-assyrien traduit « littéralement » en grec par l'expression **Νεαπολις**. En effet, SDH-MKM (lu de droite à gauche), signifie « **Νεα πολις**, Urbs nova, Ville neuve ». *Taphros* ressemble-t-il comme aspect à *Pérékop*? Nous venons de voir cependant que ces deux noms, d'origine commune, n'en forment qu'un seul présenté sous deux formes différentes. Aussi ne nous arrêterons-nous pas à cette apparence de diversité; nous allons chercher s'il existe une synonymie entre ces deux noms. [50]

Trois solutions se présentent à nous:

1° *Sfa*, forme de *Asif*, « lit de rivière » ; *ekes*, « surveiller, garder », « surveillance, garde », soit *le poste qui garde la rivière*.

2° *Atsfak*, « traité »; *ekes*, « garde », soit *celui qui garde, qui veille à la garde du traité*.

3° *S*, préfixe de la première forme, « celui qui » ; *fa*, « a étendu, étend »; *ekes*, « la surveillance », soit *celui qui étend sa surveillance*.

L'idée de *garder une rivière*, bien que se rapprochant du mot **Ταφρος**, « lit du fleuve », me semble inadmissible, vu la conformité des lieux.

La deuxième hypothèse semblerait plus exacte, si l'on se rappelle qu'à l'époque des guerres puniques, Scipion Émilien fixa comme limite de la province romaine d'Afrique un point, *tête d'un fossé*, placé près de Thencæ (Enchir Tina actuel), ville située, à 9 kilomètres au sud de Sfaces. Il aurait été assez naturel qu'un fort eût été élevé à ce point initial de la frontière.

Comparons maintenant la troisième hypothèse avec l'étymologie grecque:

	Grec		Berbère	
<b>Τα</b>	<b>Φρουρά</b>	<b>S</b>	<b>Fa</b>	<b>Ekes</b>
<i>Le</i>	<i>Poste de Surveillance</i>	<i>Celui qui</i>	<i>étend</i>	<i>sa surveillance</i>

Remarquons que, cité par Ptolémée au deuxième siècle, mentionné au cinquième comme siège d'un évêché, inscrit dans les Tables Théodosiennes dites de Peutinger (même époque), ce nom de *Taphrura* disparaît subitement de l'histoire, mais que, deux siècles après, les Arabes envahisseurs trouvent au même endroit une cité très riche et très fortifiée, à laquelle ses habitants

donnent encore actuellement comme origine *un fort* ! Nous arrivons ainsi à une égalité parfaite, à une conformité d'idées complète entre les noms de *Taphrura* et de *Sfakes*.

Nous pouvons donc conclure que *Sfakes* est la forme primitive « berbère » d'un « poste de garde » qui, devenu ville, fut, à l'ère chrétienne, transmis à la postérité sous l'aspect d'une traduction « grecque », *Taphrura*. Celui-ci disparut à son tour en 655, pour revenir à sa forme première « berbère », *Sfakes*, lorsque, sur l'appel des Africains indigènes, les Musulmans vinrent établir définitivement leur domination dans ces contrées.